

Prédication narrative, culte régional de la Réformation, 2 novembre 2025, Palézieux

« *Aujourd'hui, je choisis* » (selon Luc 10,38-42)

Le matin s'est levé, et me revoilà dans ma cuisine.
Le pain d'hier est encore mou, l'odeur d'huile d'olive flotte dans l'air.
Tiens, ranger ma cuisine m'aide à ranger mes pensées !
C'était hier soir.
Il est venu, lui, avec ses disciples, sans prévenir — comme souvent.
Et moi, j'ai voulu bien faire. Bien recevoir. Bien paraître aussi, peut-être.
Je ne sais pas à quel moment c'est devenu si important pour moi que tout soit parfait.

Au début, tout allait bien. J'avais sorti la belle vaisselle, les herbes séchées, le pain encore chaud. Il faisait lourd, la maison sentait bon la pâte cuite, l'houmous et l'agneau rôti.
Mais à mesure que le repas avançait, le calme de la pièce me rendait folle.
Je courais partout. Le vin à remplir, les plats à réchauffer, les miettes à ramasser avant même qu'elles ne touchent le sol.

Et je voyais Marie assise, là, à ses pieds...

Je l'aime bien, ma sœur. Mais hier, je ne pouvais plus l'encadrer. Quelle feignasse !
Elle avait cette façon béate de le regarder, d'écouter chaque mot comme s'il n'y avait plus rien d'autre au monde.

Moi, j'avais trop de monde dans ma tête... ça causait dans tous les sens... c'était à qui criait le plus fort... « Regarde-moi ça, les convives attendent trop », « Sûrement qu'ils chuchotent pour critiquer dans mon dos », « De toute façon, personne ne se rend compte de tout ce que je porte », « Et d'ailleurs pourquoi est-ce que c'est à moi de faire tout ça toute seule ? », « Moi aussi j'aimerais m'asseoir un moment avec Jésus et les autres ? »

Je voulais que tout soit beau, digne de lui, que ça sente la foi et la propreté. C'est fou ! J'ai joué ma vie dans la réussite d'un repas. Je n'ai rien choisi ; j'ai tout subi... Ce besoin maladif de contrôle m'a tenue comme une corde au cou. Et pendant que je me torture moi-même, Marie ne bouge pas une oreille. Elle est comme vissée au pied de Jésus au lieu de m'aider.
Quel toupet !
J'ai cru que j'allais exploser. J'étais hors de moi.

Je me suis dit : *Si je ne dis rien, personne ne le fera.*
Alors j'ai surgi dans la pièce, essoufflée, la patte à la main.
J'ai parlé trop fort.
« Seigneur, ça ne te dérange pas que ma sœur me laisse seule pour tout faire ? Dis-lui de m'aider ! »
Et dans la seconde qui a suivi, j'ai regretté.
Le silence qui est tombé m'a giflée plus fort que mes propres mots.

Il m'a regardée. Pas comme les autres. Pas avec reproche, pas avec pitié non plus.
Un regard qui traverse. Qui calme et qui bouscule à la fois.
Et puis, il a parlé. Peu. Très peu.
« Marthe, Marthe... tu te donnes du souci et tu t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire. »

Rien d'autre. Pas de leçon, pas de sermon. Juste ça.
Et j'ai eu envie de pleurer.
De honte. Et de soulagement à la fois.
Comme si tout mon vacarme intérieur venait de s'arrêter net.

Je crois que c'est ce ton qui m'a désarmée.
Il n'a pas dit que j'avais tort. Il n'a pas dit que Marie avait raison.
Il m'a simplement ramenée à moi-même.
« Une seule chose est nécessaire. »
Ces mots me tournent encore dans la tête.
Hier, je croyais devoir prouver ma valeur.
Aujourd'hui, je comprends que je compte pour lui.

Je repense à ce moment : moi, debout, les joues rouges, la bouche sèche, et lui, tranquille, la main posée sur la table.
Son regard disait : *tu n'as rien à mériter.*
Et j'ai compris que j'avais passé la soirée à servir... mon image.
À faire briller la maison pour qu'on dise : "Marthe, quelle maîtresse de maison !"
Alors que lui voulait surtout qu'on s'asseye, qu'on respire, qu'on écoute.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Je mets de l'ordre dans ma cuisine ; je mets de l'ordre en moi. Alors je me dis que nos préoccupations sont comme des maîtres impitoyables. Elles réclament tout de nous : le cœur, l'esprit, la force.
Nos préoccupations se battent entre elles, et nous laissent épuisés.
Moi, c'était le service parfait. Pour d'autres, ce sera l'argent, la réussite. Mais au fond, c'est toujours la même illusion : croire qu'on existe à travers ce qu'on accomplit.

Le Seigneur ne m'a pas laissée m'enfermer là-dedans. Il m'a aidé à regarder Marie autrement. Parce que c'est vrai, il lui en a fallu du courage pour être là, simplement assise à écouter le Maître. On aurait dit un homme. Elle a cassé les codes ! Elle a osé ; elle a choisi. Et en plus, elle a réussi à faire taire ce qui s'agitait en elle. Au profit de son désir profond. Elle l'a choisie, sa bonne part ! Alors que moi je remplissais chaque minute de gestes pour ne pas avoir à choisir. Et je m'éparpillais dans toutes les directions...

Je vous parle de hier soir, mais en vrai, il y en a tellement de ces moments où on passe à côté de l'urgence de choisir. On remplit nos journées, on se compare, on se mesure aux autres. On veut que ça ait l'air parfait, jusque dans nos prières. On brasse de l'air. Comme si Dieu allait nous aimer un peu plus si tout brille bien. Notre maison, notre communauté, notre pôle Béthanie de l'église émergente...
Mais il ne demande pas que ça brille.
Il demande qu'on choisisse pleinement la part qui nous revient...

D'ailleurs Jésus n'a pas dit *la meilleure* part. Il a dit *la bonne* part.
Et je crois que c'est différent.
La bonne part, c'est celle qui nous est donnée, celle qui nous correspond.
Pour Marie, hier soir, c'était s'asseoir et écouter.
Pour moi, c'était certainement de servir, mais autrement.
Avec le cœur plus calme et plus ouvert.
Sans chercher le regard et l'approbation des autres.

Depuis hier soir, cette phrase tourne en boucle dans mon cœur « Une seule chose est nécessaire. »
Et c'est comme si j'entendais le Maître me souffler avec ce ton doux que je lui connais :
« Celui qui est saisi par la seule chose nécessaire a toutes les autres sous ses pieds. »

Alors, j'essuie mes mains sur mon tablier, je me souris intérieurement et je me dis :
aujourd'hui, je choisis.